

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

4^F

N° 4 — 29 AOUT 1941



DANS CE NUMÉRO :

MARIKA ROKK
que vous allez voir dans
Fille d'Ève et bientôt dans
La Danse avec l'Empereur,
Photo UFA.

Une émouvante confidence

d'ANNIE VERNAY

instantanés

ROGER DUCHESNE
CONTRE LES 4 MOUSQUETAIRES

Le sympathique Roger Duchesne prenait tranquillement une consommation dans un bar des Champs-Élysées en compagnie de la flûte et suave Carletti.

A une table voisine, se trouvaient quatre couples dont les femmes, bien entendu, n'avaient d'yeux que pour le beau jeune premier. Or leurs cavaliers servants prirent très mal ces regards. L'un de ces personnages, au complet un peu criard, crut bon de dire à haute voix :

— Moi, je n'aime pas les artistes de cinéma. Dans la vie, ils ne sont absolument bons qu'à prendre les femmes des autres!... Ce sont des paresseux, des inutiles...

Les autres hommes approuvèrent en lançant à leur tour des quolibets à l'adresse de Roger Duchesne.

Celui-ci, certes mieux éduqué que ses voisins, fit d'abord la sourde oreille jusqu'au moment où, s'entendant traiter de lâche, il bondit... sans se soucier du nombre de ses adversaires.

Ce fut une belle bagarre, à quatre contre un, mais Roger Duchesne a les plus belles qualités sportives d'endurance...

Valse de verres! Il y eut un peu de casse.

Roger Duchesne cependant sortit vainqueur du tournage qui eut son épilogue au commissariat de police...

Si vous rencontrez le jeune premier et que vous lui trouviez un œil légèrement au beurre noir, ne lui demandez pas s'il a eu une scène de ménage, car c'est tout le contraire, il a seulement tenu avec courage... à remettre de l'ordre dans celui des autres!



Une femme sportive à bicyclette. Non! regardez le carton qui contient le chapeau de l'élégante. C'est René Saint-Cyr. Quand on n'a plus de voiture, il faut bien s'adapter, n'est-ce pas!!! soupire-t-elle.

UN ACTEUR QUI A TROP DE CŒUR

DANS sa bibliothèque, Georges Grey a une très jolie carte de France qu'il a dessinée lui-même et agrémentée de bleu, de vert, avec des petits cœurs posés çà et là et qui font « très chou ».

Il paraît qu'un secret sentimental s'attache à cette géographie tendre. Nous avons pu le percer :

Tous les chemins verts qui sillonnent cette carte sont les voyages qu'il a accomplis à travers la France... Et tous les cœurs, ce sont les étapes où il a rencontré, paraît-il, une femme toujours plus adorable que la précédente, mais bien moins que la suivante.

Souvenirs! souvenirs! Mais un peu cœur d'artichaut tout de même cette carte du tendre...

UN TOUR... DE VACHE!

DANS A nous les gosses, il y a une scène que Carletti répétait de tout son cœur, ou plutôt de tout son petit estomac, car il s'agissait d'ingurgiter un petit déjeuner du matin se composant d'un bol de café au lait bien sucré, et de longues tartines de pain beurré.

On pense que Carletti ne se faisait pas prier pour recommander une scène que le metteur en scène voulait parfaite. C'est ainsi qu'on tourna quatre fois de suite et que, chaque fois, la jeune vedette but un café au lait bien chaud, bien sucré et bien beurré.



Comme vous devez aimer le cinéma pour faire ainsi la queue. Pour vous récompenser, monsieur et mademoiselle, « Ciné-Mondial » vous offre deux places pour le cinéma de votre choix.

Vous aimez Danielle Darrieux...
Vous rêvez au « Premier Rendez-Vous »...
Vous pouvez « gagner » deux places pour voir votre vedette préférée, dans ce film qui passe actuellement au « Normandie ».

Il suffit de nous dire combien de personnes sont entrées dans ce cinéma du 14 au 31 août 1941.

Les dix lecteurs qui se seront le plus rapprochés de la solution exacte auront droit chacun à 2 places. Prière de nous envoyer, en même temps que la solution, le bon ci-joint de participation au concours...

CINÉ-MONDIAL... Concours 1^{er} Rendez-Vous.

Voulez-vous monter dans mon cabriolet, mon cher metteur en scène. Il y manque bien l'avant, mais les coussins sont moelleux. Georges Grey invite aussi son metteur en scène, Mesnier, à une promenade sans danger.

(Photos N. de Margoli.)

Echottiers en mal de potins, conspirateurs en mal d'intrigues? Tout s'implément Jean Marchat, Marcel Herrand et Pierre Renoir qui répètent leurs rôles dans le hall du studio.

Mais une surprise l'attendait à la fin, car Daquin, le réalisateur, lui demanda :

- Combien de pain?
- Quatre tartines.
- Bon, donne un ticket de cent grammes à l'électricien, c'est lui qui les a avancés. Combien de sucre?
- Six morceaux.
- Bon, tu les rendras à l'accessoiriste qui les a fournis.
- Ah bien... ça, par exemple, fit Carletti... Et le lait, est-ce qu'il faut que je le rende aussi à la vache dont on l'a tiré?

LES « ÉTOILES » NE SONT QUE DES « FIGURANTS »

CROMMELYNK, l'auteur de Carine, dont on répète actuellement Le Cocu magnifique au théâtre Hébertot, aime, après le travail, prendre l'apéritif avec ses interprètes. Et ceux-ci, qui sont pour la plupart des jeunes, boivent surtout les paroles du maître qui a des définitions dynamiques : « au cinéma, tous les acteurs, y compris ceux qui détiennent les premiers rôles, ne font que de la figuration! »



instantanés



C'est ce que pense Edith Piaf, qui ne voulant pas se fatiguer, préfère de beaucoup un bon fiacre. Va-t-elle chanter bientôt « Un fiacre allait trotinant... »

LA BAINNADE AU CLAIR DE LUNE

EST-CE parce qu'il avait la nostalgie des stations balnéaires? Toujours est-il que Valentin Poval, qui a fait une création intelligente dans Le Bout de la route de Jean Giono, passant l'autre nuit sur le pont Alexandre-III, fit le pari avec ses camarades de piquer un petit plongeon dans la Seine.

On voulut, après l'avoir défié, le retenir... mais il ne voulut plus rien entendre, se dévêtit... et « plouf » le voilà dans la Seine...

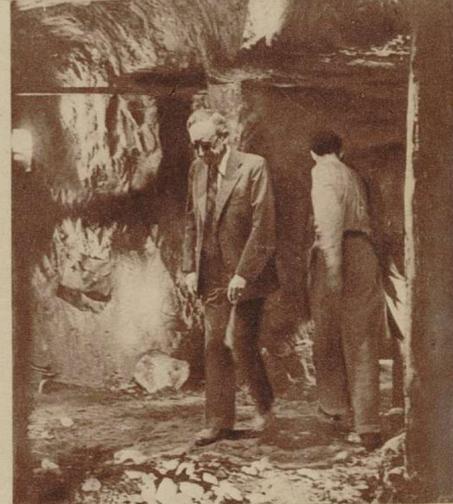
Il atteignit la berge après avoir fait une brasse impeccable. — Je suis sportif, moi, conclut-il, en se rhabillant d'un air crâne!

IL N'Y A PAS DE FUMÉE SANS POMPIER

CE pompier des studios des environs de Paris est très à la page, ou si l'on préfère à la feuille... de cigarette. On ne peut d'ailleurs lui reprocher de ne pas connaître la consigne, mais toute sa malice consiste dans la manière qu'il a de l'appliquer.

S'il voit qu'un artiste se prépare à fumer, il le laisse tranquillement allumer sa cigarette, en tirant trois ou quatre bouffées et n'intervient qu'à ce moment :

— Pardon, monsieur, c'est défendu de fumer!
Le réflexe est instinctif, paraît-il... la personne interpellée jette aussitôt la cigarette... Et le pompier de faire signe à un machiniste qui est de « méche » avec lui. A la fin de la journée, il paraît que nos deux compères ont récolté la valeur d'un paquet de cigarettes!



Dans la mine noire et sombre, un pauvre homme marche accablé... Ne serait-ce pas plutôt J. de Baroncelli, le metteur en scène de « Le Pavillon brûlé ».

L'HOMME QUI FAIT DES ÉTINCELLES

ON dit que les lampes des studios chauffent terriblement la tête de ceux qui vivent sous leur climat... Vous serez de notre avis, quand vous connaîtrez la dernière de cet opérateur qui parcourait les couloirs de Saint-Maurice, en criant :

- C'est décidé, je ne veux plus faire que des films delumière!
- Mais pourquoi? lui demande-t-on enfin.
- Parce que je m'appelle G. CLERC...
- Il vaut mieux en rire n'est-ce pas?

DES TRIPES A LA PELLICULE

UN charcutier se propose, paraît-il, de faire un grand film français... On ne saurait mieux employer l'argent gagné dans l'alimentation. C'est une revanche de l'esprit. Ce charcutier est d'ailleurs très bien pensant; il va à la messe tous les dimanches... Et cela excusera peut-être ce mot d'un de nos confrères : — Ah oui, le mou dévot!
Pour nous, contentons-nous d'espérer que cette production arrivera à bon port!



LE DUEL...

...entre la scène et l'écran...

TOUT le monde peut écrire un nouvel Œdipe, une Electre de plus ou un trente-neuvième Amphitryon. Racine a écrit Phèdre après Euripide. D'autres l'ont imité, sans doute, et notamment d'Annunzio.

Le cinéma a lui aussi le privilège de s'emparer du passé pour en faire du présent.

Mais lorsque le cinéma se saisit d'une œuvre littéraire ou théâtrale pour en faire de la pellicule, il a l'obligation de la respecter. C'est ce qu'on oublie trop souvent. Pourtant, il est certains cas où la transformation est indispensable. Les adaptateurs du Duel, par exemple, ont eu raison d'abandonner le dialogue d'Henri Lavedan, démodé, pompeux, et trop nettement châtéral au profit du dialogue moderne de H.-G. Clouzot et J. Villard dont la résonance vous est plus familière. Ces deux scènes du Duel, extraites l'une de la pièce de Lavedan, qui fut en 1905 à la Comédie-Française, l'autre du film de Pierre Fresnay, réalisés dans les premiers mois de la guerre, se situent au même moment de l'action. Elles sont cependant bien différentes. L'une a lieu dans le bureau d'un docteur, l'autre sur une plate-forme de la Tour Eiffel.

LE FILM

La scène se passe sur la troisième plate-forme de la Tour Eiffel. Thérèse Jaillon (1) est venue au rendez-vous que lui a donné là, le docteur Morey, tandis que son mari accomplit un raid aérien autour du monde.

Thérèse. — C'est aussi par probité que vous avez attendu l'absence de Jaillon pour m'attaquer.

Morey. — Pourquoi pas?... Je ne veux vous tenir que de vous-même... Pendant qu'il était encore là, vous seriez donnée par colère, par vengeance. Ce genre de victoire me déplaît.

Thérèse. — Vous êtes trop sûr de vous.

Morey. — Sûr de moi (changeant de ton). Toute ma vie est suspendue à votre réponse... je vais avoir trente ans, je n'ai jamais aimé... je suis plus vierge de cœur que le plus timide des pensionnaires... Je souffre et j'entreprendrai ma souffrance.

Thérèse. — Ne parlez pas de souffrance, vous ne savez pas ce que c'est.

Morey (avec espoir). — Vous souffrez, vous aussi?

Thérèse. — Qui vous dit que c'est par vous?

Morey (crainctif). — Vous aimez encore Jaillon?

Thérèse. — Non, c'est vous que j'aime... Je vous le dis parce que je ne vous crains pas. Vous vous croyez fort, vous êtes faible... Vous vous jugez sceptique et clairvoyant, vous êtes un enfant tendre et passionné... C'est comme ça que je vous aime.

Morey. — Vous viendrez demain chez moi.

Thérèse. — Ni demain, ni jamais... je ne demande qu'une chose à la vie : l'apaisement.

Morey. — C'est de la lâcheté, vous êtes une femme lâche.

Thérèse. — Vous voyez... nous ne sommes déjà plus des amis.

Morey. — Dieu merci.

Thérèse. — Que serait-ce pendant et après?

Morey. — Thérèse.

Thérèse. — Laissez-moi... la tête me tourne.

Morey. — Vous viendrez demain?

Thérèse. — J'ai le vertige, soutenez-moi...

Morey. — C'est moi qui vais avoir le vertige.

Thérèse. — Nous sommes fous.

Morey. — Nous sommes emportés par quelque chose de plus fort que nous... quelque chose qui va plus vite que nos regards et nos paroles...

Morey. — En venant ici, vous saviez que vous seriez vaincue.

Thérèse. — Oui.

Morey. — Vous viendrez demain?

Thérèse. — Evidemment.

LA PIÈCE

La scène se passe dans le bureau du docteur Morey au moment où la duchesse de Chailles vient de raccompagner, à leur domicile, son mari qui sort de la clinique.

La duchesse. — Sur mes gardes? J'y serai!...

Le docteur. — Eh! non, n'y soyez plus! A présent que vous savez que je vous aime, doutez-vous donc que votre honneur me soit sacré?...

La duchesse. — Cet honneur-là, on sait le cas qu'en font les hommes!

Le docteur. — Non, madame. Vous êtes aussi certaine de mon respect que de votre vertu. La noblesse de votre cœur paraît celle du mien. La femme fait elle-même la qualité de l'amour inspiré et l'homme ne lui renvoie, comme un miroir, que les rayons qu'elle a projetés sur lui.

La duchesse. — Eh bien, je vous défends de m'aimer. Vous voilà forcé d'obéir!

Le docteur. — Vous pouvez le défendre, non l'empêcher.

La duchesse. — Je vous ai dit que je ne veux pas de l'amour, qu'il m'épouvante, que je le déteste.

Le docteur. — Pourquoi?

La duchesse. — Parce qu'il fait trop souffrir.

Le docteur. — Vous souffrirez plus à lui résister qu'à lui céder.

D'ailleurs, évitez-vous la souffrance?... Je ne veux pas souffrir! C'est comme si l'on disait : « Je ne veux pas respirer! » Alors, on étouffe. La souffrance est la respiration des sentiments. Plus ils sont agités, fouettés et déchainés, plus ils palpitent et halètent... plus ils sont beaux... et plus on souffre!

La duchesse. — Je souffrirai. C'est entendu. J'ai déjà appris... Mais pas des souffrances de l'amour!

Le docteur. — Ce sont les seules qui comptent!

La duchesse. — Double!

Le docteur. — Et puis, si vous bannissez l'amour, du moment que vous n'avez pas la foi, comment vivez-vous? Qu'est-ce qui vous soutient?

La duchesse. — Le désir, ardent, infini, supérieur à toutes les réalisations douloureuses et basses. Je repousse et combats l'amour, mais...

Le docteur. — Vous en avez le désir?

La duchesse. — Certainement.

Le docteur. — Vous êtes perdue!

La duchesse. — Sauvée! Par le désir auquel je me tiens, que je veux garder parce qu'il me garde.

Le docteur. — Mais le désir exclusif, éternel, devient la pire des souffrances. Avoir soif et ne pas boire!

La duchesse. — Et n'avoir plus soif après qu'on a bu sans joie! Etre désaltéré dès qu'on trempe sa lèvres, mourir de sécheresse et de désillusion près de la fontaine où l'on

Yvonne Printemps incarne Mme Jaillon (Mme de Chailles); Pierre Fresnay est l'Abbé Daniel; Raimu, l'Abbé Pellegrin (Mgr Bolène); Raymond Rouleau, le docteur Morey.

brûlait de s'abreuver, d'aspirer le bonheur, et dont l'onde amère ne vous laisse qu'un goût de larmes! Non! non! Tout, excepté cela! Jamais l'amour ne m'asservira! Le désir est parfois cruel, mais l'amour a un joug. Je ne veux pas de joug!

Le docteur. — Trop tard, madame!... Vous le portez, ce joug! Vous pliez sous son poids. Ces derniers cris sont de vains appels... Tenez!... Vous tremblez!... Vous chanceliez!... Vous aimez! Vous m'aimez!

La duchesse (toute troublée, à voix basse). — Monsieur!...

Le docteur. — Vous m'aimez! Ne dites rien, ne dites pas non. Nous sommes emportés par quelque chose de plus fort que nous, qui va plus vite que nos regards et nos paroles... Ne le sentez-vous pas? Depuis un quart d'heure nous avons éprouvé au centuple...

La duchesse. — De nouvelles douleurs!...

Le docteur. — Des joies inconnues!... Le destin s'accomplit. Ne me repoussez pas ou vous allez me désespérer.

La duchesse. — Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi!...

Le docteur. — Dites-moi seulement un mot de douceur, de bonté!...

La duchesse. — Je vous ai trop écouté!... Si j'ai été dure avec vous, pardonnez-moi!... Laissez-moi partir.

Le docteur. — Quand vous reviendrez-je?

La duchesse. — Je ne sais pas.

Le docteur. — Il faut nous revoir, au plus tôt!...

La duchesse. — Eh bien, dans quelques jours.

Le docteur. — C'est trop loin!...

La duchesse. — Après-demain, là...!

Le docteur. — Non, demain? demain?

La duchesse. — Soit! demain... Et maintenant...!

Le docteur. — Merci, merci! Mais alors, pas ici, voulez-vous?...

La duchesse. — Où donc?

Le docteur. — Chez moi!

La duchesse. — Chez vous?... Je n'irai pas chez vous! Je n'irai pas! Je n'irai pas!...

Le docteur. — Vous avez peur?

La duchesse. — Peur?... Moi!

Le docteur. — Alors, venez?

La duchesse (dure). — Non.

Le docteur. — Je vous attends!... demain, à cinq heures!

La duchesse (répétant comme sans savoir). — Cinq heures!

Le docteur. — Vous viendrez?

La duchesse (bas, vaine). — Oui.

Le docteur. — Ah!

RIDEAU

Photos personnelles.



Julia Bartet, la divine, joue Mme de Chailles.

Le Bargy fut l'Abbé Daniel.

Paul Mounet, incarne Monseigneur Bolène.

Raphael Duflos, le docteur Morey.

La dernière confidence

Ma Mère avait raison

PAR

ANNIE VERNAY

Nos lecteurs ne liront pas sans une grande émotion la confidence suivante, qu'Annie Vernay avait écrite avant de quitter la France. C'était une jeune fille pleine de feu et de tendresse... On verra par ces lignes poignantes ce qu'elle attendait de la vie : tout, hélas !... Mais n'est-ce pas le moment de se rappeler le mot du poète Jean-Marie Huard : « Il paraît que l'année 1941 doit être la plus belle année de ma vie ! » Or c'était, pour lui aussi, celle de sa mort !

PARLER de soi !... C'est une chose que l'on fait toujours volontiers, et pourtant c'est difficile ! Surtout pour moi qui ne me suis jamais achetée une robe toute seule et à qui maman répète toute la journée : « Tiens-toi droite ! »

Ma douce ! si je ne l'avais, que deviendrais-je ?... En tous les cas, jamais je n'aurais fait de cinéma sans la ténacité, la tendre obstination qui poussèrent maman à m'engager dans cette voie...

Maman avait des dons, et elle est si jolie ! Mais la mode n'était pas, de son temps, aux jeunes filles dans les milieux artistiques.

Elles ne pouvaient pas faire leurs débuts à la scène où à l'écran aussi aisément qu'aujourd'hui.

Elle a renoncé d'un cœur léger à ce rêve pour en réaliser un autre qui lui apportait un bonheur immédiat : le mariage. Et puis, très vite, ma venue transforma la jeune femme qu'elle était, avec ses coquettes, ses ambitions personnelles, en une jeune mère, coquette pour sa fille, ambitieuse pour sa fille...

La vedette que le sort lui avait refusée, ce serait peut-être moi qui l'obtiendrais !

J'ai commencé d'abord par être une petite fille bouclée avec des yeux qui rient, un nez court, des joues rondes. Rien d'extraordinaire ni de remarquable.

Mon enfance à Nice, en Suisse a été surveillée, mais de loin. Soucieuse seulement de mon poids, de mon teint, de mes notes en classe et de mes bonnes manières, maman n'a pas voulu peser sur mes rêves puérils.

La maladie de mon père interrompant brusquement une vie heureuse, large, traversée de beaux voyages, rapprocha maman de sa fille aînée, et c'est de là que date notre réelle intimité du cœur.



Annie consulta un jour une cartomancienne. Elle était belle, jeune, saine... Les cartes ne lui prédirent pas sa fin si proche... Qui sait, pourtant ?

Et puis, un jour, nous nous retrouvâmes seules comme des amies, comme deux compagnes. Maman avait trente-quatre ans. Pourtant elle ne voulut pas « refaire sa vie », comme on dit dans les romans.

Parce que j'étais là, moi, Annie, et qu'elle préférait réussir son destin que de corriger le sien...

Comment ne lui en serais-je pas reconnaissante ? Pourtant je n'ai pas le caractère si facile que cela, et l'idée de débiter au cinéma me terrorisait...

Etant très timide, et surtout très jeune — quinze ans tout juste — la perspective d'une vie publique, me faisait trembler de crainte et désespérait ma mère.

— Annie, disait-elle, tu feras du cinéma !
— Non, pleurai-je, je suis trop laide !
— Annie, tu feras du cinéma !
— Non, je suis trop bête !

Un jour — ce fut épique — devant cette obstination têtue de petite fille, mon front buté, mes yeux rageurs, exaspérée, maman — ma douce ! — m'envoya une magnifique paire de gifles !

Elle se mit à pleurer avec moi, puis au milieu de nos larmes le rire vint de cette situation paradoxale, et enfin nous partîmes chez le photographe, en signe de réconciliation !

Tout se fit pour ainsi dire en dehors de moi.

Le concours de photogénie que je gagnais à Paris, mon premier bout de rôle dans « Le mensonge de Nina Petrovna » et le contrat de « Tarakanowa »

permièrent une carrière-éclair comme seule « ma douce » pouvait l'imaginer dans son orgueil maternel !...

Dès lors, elle apporta le même soin à m'empêcher de devenir vedette qu'autrefois à m'encourager de l'être.

J'allais à l'école après le studio, j'inscrivais des équations au tableau noir, en même temps que

dans les rues, mon nom s'étalait sur les murs en lettres énormes...

Le soir de la grande première de « Tarakanowa », maman rayonnait.

Et moi j'étais prise de panique, je regrettais d'être présente à ce déploiement de fastes que je trouvais exagéré, presque indécent. Seule ma jolie robe blanche nacrée et comme perlée de lune me consolait un peu.

Bien entendu le succès me grisa. Je trouvais excessif que maman m'empêchât de mettre du rouge à lèvres, alors que des inconnus m'écrivaient des lettres d'amour.

Alors, je vous demande un peu, à quoi bon être vedette ?

Mais cette rébellion fut vite maîtrisée. Je suis douée d'un caractère déjà trop positif et trop raisonnable pour n'avoir pas compris tout de suite combien maman avait raison.

Et — cédant à ma nature — je me laissais diriger. Car je n'ai guère d'indépendance.

Maintenant, pour rien au monde je ne voudrais abandonner le cinéma. Mais ce n'est pas parce que je trouve en travaillant le moyen de réaliser ma vie, d'être une femme libre et forte de son indépendance.

C'est uniquement parce que j'aime mon métier et veux l'exercer le mieux possible, avec l'aide du temps et de l'expérience.

D'ailleurs le bonheur n'est, pour moi, que dans le mariage.

En ce qui me concerne, je préfère m'en remettre à ma mère maintenant, à mon mari plus tard, du soin de diriger mon existence.

Pourtant je n'abandonnerais pas le cinéma, car j'ai l'impression que pour garder un homme, il ne faut pas être toujours à sa disposition.

J'ai encore assez d'illusions pour croire à la passion, pour vouloir aimer, avec tout ce que la chose suppose de sentiments multiples, délicats, violents, romanesques et tendres.

Il n'est pas question — encore — de faire des concessions au bonheur, de se contenter de ceci ou de cela.

Tant que j'y suis, pourquoi ne pas demander TOUT ?

ANNIE VERNAY.

Photo de films et personnelles.



Le dernier film d'Annie, un film que vous ne verrez pas : « Dédé de Montmartre... ».



Annie Vernay et sa mère, sa « douce ».



La grande chance d'Annie Vernay : son 1^{er} film : « Le mensonge de Nina Petrovna ».

Annie Vernay était pleine de jeunesse et de vie dans « Les Otages ».

Sur une petite morte de 19 ans.

Par Pierre HEUZÉ.

C'est pas au hasard que les Romains qui restaient pratiques dans les moindres actions de leur vie, avaient élevé un temple à la « fortune ». Il faut être très présomptueux pour oser se nommer Félix, disait sur son lit de mort Sylla qui se vanta pourtant d'avoir été constamment heureux.

Il y a huit jours à peine, au sujet des futures étoiles qu'un concours avait révélées, nous écrivions :

Annie Vernay, qui était alors élève d'un lycée de Nice, envoya sa photo à un concours « Le Jugement d'Hélène ». Elle fut élue... Elle était un des grands espoirs du cinéma. C'est à ce même jugement d'Hélène, que Gaby Andreu fut favorisée... « Moins chanceuse » qu'Annie Vernay, etc.

Voilà qu'aujourd'hui, ce « moins chanceuse » retentit en nous avec une sonorité à la fois glacée par l'ironie et par la mort.

Le jugement d'Hélène !... Pauvre petite fille de 19 ans aux grands yeux si limpides... Je me souviens, c'était à Reims, un jour d'une autre année... Comme c'est loin déjà, elle était déjà étoilée et elle avait seize ans...

Un vers de Graziella en douloureux écho, vient soudain interposer son lent balancement de glas,

...elle avait seize ans
c'est bien tôt pour mourir...

Comme sa petite sœur de la belle histoire italienne, pour elle, la dernière berceuse aura été un chant de mer :

« Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme... »

Quelles pensées la hantaient en ces rivages si lointains, faits de lourdes végétations tropicales où même le bouquet des constellations n'a pas le même parfum, pour nos regards avides de tout sentir, que ceux de nos pâles cieux nordiques ? Quelles pensées ?

Je me souviens de cette matinée rémoise où elle courait, sous un ciel un peu gris ; et, où elle avait tour à tour ces alternatives de joie et de rêve qui étaient ses contrastes les plus exaltants...

Il y avait dans l'air encore un engourdissement d'hiver ; et pourtant, nous humions quand même à travers la bonne senteur de la terre, une douce promesse de résurrection printanière...

Mais le plus merveilleux élanement, n'était-ce point cette longue jeune fille aux impatiences de fleurs ?

Nous étions cinq ou six, autour d'elle, à nous pénétrer de cet arôme de vie neuve, de vie encore un peu contenue... de vie qui n'a pas encore pris toute sa plénitude...

Et chacun avait envie de lui demander :

— Que désirez-vous ?
— Qu'aimez-vous ? Et non pas qui aimez-vous ?

Car elle ressemblait à une petite princesse à peine nubile, trop délicatement ciselée, trop enfantine pour que le Prince charmant ait pu déjà courir le monde, avant de la découvrir !

Belle au Bois Dormant !... Dans ses nuit, il devait y avoir ronde des nains piaillards, enlumines mais de grand cœur qui revenaient des plus extrêmes limites des forêts de l'enchantement, afin de lui rapporter les plantes aux propriétés magiques, les oiseaux aux plus rares plumages et les gemmes, toutes les pierres précieuses du monde.

Mon enfant, ma sœur...

Ah certes ! l'envie qu'on avait tout à coup de la prendre dans ses bras, c'était bien moins pour la briser, cette petite princesse tour à tour silencieuse ou riieuse, que pour lui conter une de ces aventures du mouvant pays des songes... avec une petite infante de Castille...

Parvane pour une infante défunte !...

Toujours la réalité avec sa voix musicale infiniment navrée, qui vient bruir à la manière de la mer... Morte, 19 ans, Annie Vernay...

Elle connut la gloire avant de savoir ce que c'était que la désirer, c'est-à-dire avant d'apprendre à ne plus l'aimer !... Elle a connu les plus belles années, celles qui ne fanent pas, qui lèvent, comme ces merveilleux voyages, ces moissons secouées par les brises, de la voile tendue de l'écran... celles que les poètes transposent afin de les faire renaître de leurs cendres mortelles pour les rendre éternelles !

Annie ! Petite Annie ! Les tendres, mais les malheureuses héroïnes à qui vous avez prêté votre adorable forme d'un matin de rosée, seront désormais ce qui nous restera de vous, de plus ardemment vivant !... Charlotte, de Werther, la petite princesse infortunée, de Tarakanowa... d'autres que vous avez réveillées, et à qui vous avez communiqué, sous leur transparent épiderme, la chaleur de votre sang.

Voilà, frêle petite ombre, qu'elles nous rendent, à leur tour, sur l'eau translucide de l'écran, toute la vie magnifique dont vous les avez dotées.

Et, chaque fois que dans les salles de cinéma, nous allons les retrouver et qu'au heurt de leurs destins tragiques, nos yeux vont s'emplier de larmes, c'est vous seule, à travers leur lente agonie, que nous chercherons et que nous pleurerons.



Annie Vernay fut une Charlotte pathétique, tendre, douce, sacrifiée à l'avance.

Annie Vernay

Annie Vernay brune, telle qu'elle était à ses débuts.

NOTRE SCÉNARIO ROMANCÉ



HISTOIRES VIENNOISES

En dépit de son nom, Egon de Brelowsky en e avait pris pour un an. Ainsi, pendant un an, prit-il le temps de réfléchir sagement sur l'inconvénient qu'il y a à tricher aux cartes en présence d'un inspecteur et à s'emparer du bien d'autrui quand on ignore tout du métier.

Cela lui suggéra d'amères pensées, sans toutefois lui faire perdre sa morgue ni sa fatuité de beau garçon aimé des femmes.

De retour chez lui, en retrouvant les mille riens témoins de sa vie passée, il évoqua tous les sourires féminins qui l'avaient illuminé. Il revit ainsi la belle Christine Lechner, jeune veuve affriolante qu'il croyait bien avoir à portée de son baiser au moment de son arrestation.

Christine Lechner était la propriétaire d'un des plus grands cafés de Vienne et le bel Egon savait apprécier la valeur d'un établissement aussi bien achalandé, dans cette ville où la vie de café fait partie de la vie normale du Viennois moyen, il évaluait mentalement la fortune que cela représentait et cela lui fit penser qu'un riche mariage serait ce qui pourrait lui arriver de mieux.

Christine ne l'avait certainement pas oublié et s'il eut quelques scrupules à se présenter devant la baronne Neudég, sa grand-mère, il n'en était pas de même vis-à-vis de la jolie roturière pour qui il restait, en dépit de tout, le vicomte Egon de Brelowsky.

Sa première visite, en sortant de prison, fut donc pour le café Lechner. Il y entra fièrement la canne sous le bras, le cigare aux lèvres, il eut pourtant un mouvement de surprise en constatant les agrandissements entrepris dans l'établissement.

— Tant mieux, pensa-t-il. Les affaires sont prospères.

Du regard, il chercha Christine et aperçut Mizzi trônant derrière la caisse.

— Par exemple, fit-il, Mizzi est ici.

Elle était toujours aussi jolie, aussi fraîche que jadis.

Il s'approcha d'elle.

— Bonjour Mizzi.

— Vous ! s'écria-t-elle. Que venez-vous faire ici ?

— Vous voir.

— Vous êtes donc libre ?

— Pour vous servir.

Mizzi semblait désemparée.

— Vous devriez avoir honte de revenir ici.

— Moi ? Pourquoi donc ?

— Après ce que vous avez fait...

Il fit l'innocent, ce qui ne lui allait guère.

— Qu'ai-je fait ?

— Vous osez le demander ?

— Je vous le demande, en effet, car vous semblez ignorer que si j'ai commis quelques imprudences, ce ne fut que pour vous.

— Pour moi ?

— Naturellement, si je n'avais pas eu envie de vous offrir un rang digne de vous, je ne me serais certainement pas compromis comme je l'ai fait.

— Que voulez-vous donc faire de moi ?

— Ma femme, tout simplement, et si cet animal de Ferdinand n'était pas venu troubler notre entretien alors que je vous serrais dans mes bras, ce serait chose faite.

— Par bonheur il n'en est rien. La femme d'un voleur...

— Vous eussiez été vicomtesse.

— Vous vous moquez de moi.

— Nullement, il ne tient qu'à vous d'en avoir la preuve en acceptant de devenir ma femme.

Il n'en pensait pas un mot, mais il ne lui déplaisait pas de constater le pouvoir de sa séduction. Pour mieux jouir de la surprise de la jeune fille, il se pencha sur elle, et c'est ainsi que Mizzi put lui éclater de rire au nez.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Trop tard, fit-elle. Il est trop tard.

— Mais non. Pourquoi serait-il trop tard ?

— Parce que je suis mariée.

— Mariée ? Avec qui ?

Du regard, elle lui désigna le compositeur Fritz Seidl.

— Un honnête homme, Le bel aventurier tenta de se faire plus persuasif encore.

— J'ai eu des torts, c'est entendu. J'ai mal agi. D'accord. Mais j'ai une excuse, c'était pour vous.

— Pour moi ?

— Oui. Je voulais être riche, très riche, pour vous donner mon nom, mon titre ma vie et vous rendre heureuse.

— Vous vouliez m'épouser ?

— Je le veux encore.

— Comme Mizzi, Christine éclata de rire.

— Vous vous y prenez un peu tard, fit-elle.

— Pourquoi ?

— Je suis mariée.

— Vous aussi. Eh bien, il s'en est passé des choses, en un an.

— Mais oui.

— Avec qui ?

— Avec Ferdinand.

— Toujours lui ?

— Toujours. Et je ne m'en plains pas. Car, voyez-vous, si ce café s'est agrandi, si sa clientèle a doublé, c'est à lui que je le dois. Ferdinand était le modèle des garçons de café. C'est le modèle des patrons. Je le croyais amoureux de Mizzi, alors qu'elle n'était pour lui qu'une amie. J'étais jaloux et c'est parce que j'étais jaloux que j'ai souri à vos avances, c'est pour cela que je l'ai renvoyé et qu'il a créé ce café qui n'en fait plus qu'un avec le mien depuis que la cloison qui les séparait a été abattue. De même vous constituiez une cloison entre nos deux cœurs. Vous avez été abattu et, depuis, il n'en font plus qu'un, eux aussi. Si cela peut vous consoler, sachez que vous nous avez rendu service en allant en prison.

Egon de Brelowsky ne put en entendre davantage. Il prit son chapeau, sa canne, salua Christine et sortit très dignement. Il n'a pas fait, ce jour-là — et pour cause — le riche mariage qu'il espérait. Mais je suis bien tranquille. Il en a fait un autre.

qui, sur une table en marbre blanc, traçait des portées qu'il enjolivait de notes, fruits de son inspiration.

— C'est sérieux ?

— Je pense bien. Et nous sommes très heureux.

Vexé, Egon de Brelowsky parla d'autre chose.

— Mme Lechner est là ?

— Justement, elle entrain.

— La voici, fit Mizzi.

Tout emmitouffée de fourrures, Christine faisait son apparition. Egon se précipita vers elle et voulut lui baiser la main. Elle l'en empêcha.

— Monsieur, votre place n'est pas ici, lui dit-elle sèchement.

Elle était vraiment belle et son indignation, le feu qui brûlait dans ses prunelles et son air de princesse outragée, la faisaient encore plus belle.

Il la suivit dans le fond de la salle où elle se défit de son chapeau et de son manteau.

— Si vous saviez comme j'ai pensé à vous !

Elle rit, d'un petit rire forcé, tout en s'asseyant à une table pour goûter.

— Ne perdez pas votre temps, lui dit-elle, laissez-moi.

— J'espérais tenir plus de place en votre cœur.

Christine haussa les épaules tandis que le vicomte entonnait une chansonnette qu'il connaissait bien. Il prit sa voix la plus tendre pour lui rappeler ses assiduités d'autrefois, les prévenances qu'il avait eues pour elle, les fleurs qu'elle trouvait chaque matin sur sa table.

— Je sais qui m'offrirait ces fleurs, lui dit-elle, ce n'était pas vous. C'était Ferdinand.

— Vous m'avez accompagné au théâtre, un soir.

— Mais vous avez achevé la soirée après de Mizzi.

— Tout de même, vous m'avez aimé, j'en suis sûr.

— Non. Je me suis servi de vous pour rendre un homme jaloux.

— Qui ?

— Ferdinand.

— C'est impossible ! Un garçon de café.

— Un honnête homme, Le bel aventurier tenta de se faire plus persuasif encore.

— J'ai eu des torts, c'est entendu. J'ai mal agi. D'accord. Mais j'ai une excuse, c'était pour vous.

— Pour moi ?

— Oui. Je voulais être riche, très riche, pour vous donner mon nom, mon titre ma vie et vous rendre heureuse.

— Vous vouliez m'épouser ?

— Je le veux encore.

— Comme Mizzi, Christine éclata de rire.

— Vous vous y prenez un peu tard, fit-elle.

— Pourquoi ?

— Je suis mariée.

— Vous aussi. Eh bien, il s'en est passé des choses, en un an.

— Mais oui.

— Avec qui ?

— Avec Ferdinand.

— Toujours lui ?

— Toujours. Et je ne m'en plains pas. Car, voyez-vous, si ce café s'est agrandi, si sa clientèle a doublé, c'est à lui que je le dois. Ferdinand était le modèle des garçons de café. C'est le modèle des patrons. Je le croyais amoureux de Mizzi, alors qu'elle n'était pour lui qu'une amie. J'étais jaloux et c'est parce que j'étais jaloux que j'ai souri à vos avances, c'est pour cela que je l'ai renvoyé et qu'il a créé ce café qui n'en fait plus qu'un avec le mien depuis que la cloison qui les séparait a été abattue. De même vous constituiez une cloison entre nos deux cœurs. Vous avez été abattu et, depuis, il n'en font plus qu'un, eux aussi. Si cela peut vous consoler, sachez que vous nous avez rendu service en allant en prison.

Egon de Brelowsky ne put en entendre davantage. Il prit son chapeau, sa canne, salua Christine et sortit très dignement. Il n'a pas fait, ce jour-là — et pour cause — le riche mariage qu'il espérait. Mais je suis bien tranquille. Il en a fait un autre.

— C'est Martin Pratt

— On le reconnaîtra, et l'on dira :

— Vous voyez, son bras, c'est sa femme, la jolie Monica ! Elle lui sert de modèle !... Chacune de ses toiles se vendra un prix fou... J'aurai les plus fastueuses robes, des bijoux, une femme de chambre, un château... Est-ce que je l'aime ?... Ce n'est pas assez dire, je l'adore !

Bien que différents, lui, rêveur, elle, pratique, ils se fiancèrent, il se marièrent.

Et ce fut un couple comme tant d'autres...

— Chéri, tu es heureux ?

— Mon amour, ce n'est pas assez dire !

Toutes leurs pensées étaient en commun ; tous leurs désirs, ils se les communiquaient... Ils babillaient, ils devisaient, ils faisaient mille projets... Lune de miel... C'est l'histoire heureuse de tous les lendemains de mariage.

Ainsi qu'elle l'avait rêvé, Monica servait de modèle à son mari, mais celle-ci aimait flâner, rêver, passer...

L'existence d'aujourd'hui n'est pas tendre pour les bohèmes. L'artiste est un isolé. Les foules le pressent, le battent, lui imposent leur rythme...

Ce fut, les premiers rêves épuisés, la gêne dans le ménage, non pas cette gêne habituelle qui a toujours hanté certains foyers, mais cette gêne plus atroce parce qu'à cause des ambitions un peu hautes, on la supporte moins aisément.

Et déjà, si Monica servait encore de modèle à Martin, elle gardait la pose de manière moins enthousiaste :

— C'est très joli, tout cela... mais si tu ne te fais pas connaître, tu peux bien les accumuler, tes toiles... Tu seras peut-être connu après notre mort. En attendant, le boucher ne me fait pas crédit, je n'ai plus de robes et, bientôt, tu n'auras plus de quoi acheter des couleurs.

Elle avait cent, mille fois raison... Aujourd'hui, le talent n'a pas les loisirs de se recueillir... Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, car Martin, qui la fièvre de l'inspiration ne soutenait plus, quittait ses pinceaux, se jetait sur son lit et, fumant une pipe sans goût, avait pour sa femme une petite moue réprobatrice :

— Tu n'es qu'une bourgeoise !

— Une bourgeoise ! moi, s'écriait Monica... Si j'étais une bourgeoise, je ne l'aurais jamais épousé !... Oh, tu peux rire, j'aurais pu faire un autre mariage... Regarde mon amie Véra, elle n'est pas mieux que moi... Comment ?... Non, elle n'est pas mieux que moi, pourtant, elle a épousé un consul...

— Ah ! oui, cet homme à barbe... quand je te disais que tu n'étais qu'une bourgeoise !

Monica, dans l'exaspération où la jetait cette appréciation, se serait bien précipitée sur Martin, elle préférait sortir en claquant la porte.

Le grand air la dégrisa et lui fit faire un retour salutaire sur elle-même. Après tout, n'était-elle pas responsable de ce qui arrivait ? Il faut savoir choisir son destin et, une fois la route tracée, l'accepter, s'y tenir...

Martin avait été injuste, mais il avait raison tout de même... Un artiste est un être d'espèce rare, il ne peut pas avoir les qualités du médiocre ; l'argent, ça ne doit pas compter pour lui... ou sans quoi, évidemment, il se serait mis dans l'épicerie, la quincaillerie...

Mais si Martin avait le droit, au nom justement de cet art qui le projetait tout en haut de l'échelle sociale, de ne pas être pratique... Monica se disait, peu à peu, que c'était à elle qu'incombait d'avoir des idées plus terre à terre.

Quand elle rentra, sa décision était prise... Elle ne recommença pas une inutile querelle avec Martin, mais profita avec entrain d'un moment où il s'absentait, pour se saisir d'une toile, l'emporter comme une voleuse et la faire estimer chez un marchand en vogue, qui avait le flair pour distinguer les talents méconnus.

— C'est vous qui avez commis ce tableau ? demanda Felder.

— Ce n'est pas moi, répondit Monica, très intimidée et presque déjà décidée à s'enfuir.

— Hé bien, c'est très bien... Je l'achète. Et je vous retiens d'avance toute votre production...

M. Felder parlait comme un épicière... mais c'était l'épicière des rêves... Il les revendait une fois qu'ils étaient mûrs.

La supercherie de Monica réussit au-delà de tous les espoirs... Ce fut la vie matérielle non seulement assurée, mais toutes les possibilités qu'elle avait osé imaginer à l'orée de sa vie, qui se réalisèrent d'un coup.

Un adage toujours vrai veut que la fortune ne fasse pas le bonheur.

Célèbre à la place de son époux, qui fut bien forcé d'accepter la supercherie (que lui importait, puisqu'il avait désormais tout son temps pour peindre à sa guise), Monica connut une nouvelle détresse... Un fossé plus profond se creusa, en effet, entre elle et Martin... Il fut jaloux... Il devint irritant...

— L'adorable image !

Il l'a identifiée à ses ambitions.

Comme ce serait beau, la vie, si Monica se trouvait toujours à mes côtés !... Comme j'aurais du talent !

Et s'il ne l'a pas davantage précisée sur la toile, l'imaginant encore plus belle dans la vie, plus séduisante en sa tendre réalité de jeune fille.

De son côté, elle a pensé à lui :

— Il n'est pas comme les autres. Plus sérieux, les yeux toujours ailleurs... C'est un artiste ! Comme la vie doit être belle, pour une femme, aux côtés d'un artiste qui a du talent... Il deviendra célèbre tout de suite... La gloire !...

« Quand je paraîtrai à son bras, je l'entendrai nommer :

« — C'est Martin Pratt

« — On le reconnaîtra... et l'on dira :

« — Vous voyez, son bras, c'est sa femme, la jolie Monica ! Elle lui sert de modèle !... Chacune de ses toiles se vendra un prix fou... J'aurai les plus fastueuses robes, des bijoux, une femme de chambre, un château... Est-ce que je l'aime ?... Ce n'est pas assez dire, je l'adore !

Bien que différents, lui, rêveur, elle, pratique, ils se fiancèrent, il se marièrent.

Et ce fut un couple comme tant d'autres...

— Chéri, tu es heureux ?

— Mon amour, ce n'est pas assez dire !

Toutes leurs pensées étaient en commun ; tous leurs désirs, ils se les communiquaient... Ils babillaient, ils devisaient, ils faisaient mille projets... Lune de miel... C'est l'histoire heureuse de tous les lendemains de mariage.

Ainsi qu'elle l'avait rêvé, Monica servait de modèle à son mari, mais celle-ci aimait flâner, rêver, passer...

L'existence d'aujourd'hui n'est pas tendre pour les bohèmes. L'artiste est un isolé. Les foules le pressent, le battent, lui imposent leur rythme...

Ce fut, les premiers rêves épuisés, la gêne dans le ménage, non pas cette gêne habituelle qui a toujours hanté certains foyers, mais cette gêne plus atroce parce qu'à cause des ambitions un peu hautes, on la supporte moins aisément.

Et déjà, si Monica servait encore de modèle à Martin, elle gardait la pose de manière moins enthousiaste :

— C'est très joli, tout cela... mais si tu ne te fais pas connaître, tu peux bien les accumuler, tes toiles... Tu seras peut-être connu après notre mort. En attendant, le boucher ne me fait pas crédit, je n'ai plus de robes et, bientôt, tu n'auras plus de quoi acheter des couleurs.

Elle avait cent, mille fois raison... Aujourd'hui, le talent n'a pas les loisirs de se recueillir... Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, car Martin, qui la fièvre de l'inspiration ne soutenait plus, quittait ses pinceaux, se jetait sur son lit et, fumant une pipe sans goût, avait pour sa femme une petite moue réprobatrice :

— Tu n'es qu'une bourgeoise !

— Une bourgeoise ! moi, s'écriait Monica... Si j'étais une bourgeoise, je ne l'aurais jamais épousé !... Oh, tu peux rire, j'aurais pu faire un autre mariage... Regarde mon amie Véra, elle n'est pas mieux que moi... Comment ?... Non, elle n'est pas mieux que moi, pourtant, elle a épousé un consul...

— Ah ! oui, cet homme à barbe... quand je te disais que tu n'étais qu'une bourgeoise !

Monica, dans l'exaspération où la jetait cette appréciation, se serait bien précipitée sur Martin, elle préférait sortir en claquant la porte.

Le grand air la dégrisa et lui fit faire un retour salutaire sur elle-même. Après tout, n'était-elle pas responsable de ce qui arrivait ? Il faut savoir choisir son destin et, une fois la route tracée, l'accepter, s'y tenir...

Martin avait été injuste, mais il avait raison tout de même... Un artiste est un être d'espèce rare, il ne peut pas avoir les qualités du médiocre ; l'argent, ça ne doit pas compter pour lui... ou sans quoi, évidemment, il se serait mis dans l'épicerie, la quincaillerie...

Mais si Martin avait le droit, au nom justement de cet art qui le projetait tout en haut de l'échelle sociale, de ne pas être pratique... Monica se disait, peu à peu, que c'était à elle qu'incombait d'avoir des idées plus terre à terre.

Quand elle rentra, sa décision était prise... Elle ne recommença pas une inutile querelle avec Martin, mais profita avec entrain d'un moment où il s'absentait, pour se saisir d'une toile, l'emporter comme une voleuse et la faire estimer chez un marchand en vogue, qui avait le flair pour distinguer les talents méconnus.

— C'est vous qui avez commis ce tableau ? demanda Felder.

— Ce n'est pas moi, répondit Monica, très intimidée et presque déjà décidée à s'enfuir.

— Hé bien, c'est très bien... Je l'achète. Et je vous retiens d'avance toute votre production...

M. Felder parlait comme un épicière... mais c'était l'épicière des rêves... Il les revendait une fois qu'ils étaient mûrs.

La supercherie de Monica réussit au-delà de tous les espoirs... Ce fut la vie matérielle non seulement assurée, mais toutes les possibilités qu'elle avait osé imaginer à l'orée de sa vie, qui se réalisèrent d'un coup.

Un adage toujours vrai veut que la fortune ne fasse pas le bonheur.

Célèbre à la place de son époux, qui fut bien forcé d'accepter la supercherie (que lui importait, puisqu'il avait désormais tout son temps pour peindre à sa guise), Monica connut une nouvelle détresse... Un fossé plus profond se creusa, en effet, entre elle et Martin... Il fut jaloux... Il devint irritant...

— La fortune vient parfois en dormant, affirme Martin à sa jeune femme... Mais celle-ci est d'esprit plus éveillé...

— Ma chère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Mon cher, ce n'est pas le talent qui manque le plus, mais l'argent !

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

VOUS VERREZ BIENTOT... LA FOLLE IMPOSTURE

DISTRIBUTION :

Monica Luise Ullrich,
Martin Pratt Viktor de Kowa,
Felder Heinrich George,
Vera Brenkow Charlotte Daudert,
Le consul Brenkow Will Dohm.

Sait-on pourquoi un jour, notre vie croise celle d'un autre ? Le printemps ! Une solitude plus difficile à supporter. Ah, comme elle a de beaux yeux !... Il est gentil !...

Que d'amours ont commencé ainsi ! Lui a rêvé à elle... Et comme il peint, il a essayé, rentré chez lui, de fixer des traits, rendus déjà plus chers à chaque coup de pinceau, idéalisés ! Les belles aussi bien que les pires, toutes les histoires ne commencent-elles pas ainsi ?

Bientôt, Martin a dit : — L'adorable image ! Il l'a identifiée à ses ambitions. Comme ce serait beau, la vie, si Monica se trouvait toujours à mes côtés !... Comme j'aurais du talent !

Et s'il ne l'a pas davantage précisée sur la toile, l'imaginant encore plus belle dans la vie, plus séduisante en sa tendre réalité de jeune fille. De son côté, elle a pensé à lui :

— Il n'est pas comme les autres. Plus sérieux, les yeux toujours ailleurs... C'est un artiste ! Comme la vie doit être belle, pour une femme, aux côtés d'un artiste qui a du talent... Il deviendra célèbre tout de suite... La gloire !...

« Quand je paraîtrai à son bras, je l'entendrai nommer :

« — C'est Martin Pratt

« — On le reconnaîtra... et l'on dira :

« — Vous voyez, son bras, c'est sa femme, la jolie Monica ! Elle lui sert de modèle !... Chacune de ses toiles se vendra un prix fou... J'aurai les plus fastueuses robes, des bijoux, une femme de chambre, un château... Est-ce que je l'aime ?... Ce n'est pas assez dire, je l'adore !

Bien que différents, lui, rêveur, elle, pratique, ils se fiancèrent, il se marièrent. Et ce fut un couple comme tant d'autres...

— Chéri, tu es heureux ?

— Mon amour, ce n'est pas assez dire !

Toutes leurs pensées étaient en commun ; tous leurs désirs, ils se les communiquaient... Ils babillaient, ils devisaient, ils faisaient mille projets... Lune de miel... C'est l'histoire heureuse de tous les lendemains de mariage.

Ainsi qu'elle l'avait rêvé, Monica servait de modèle à son mari, mais celle-ci aimait flâner, rêver, passer...

L'existence d'aujourd'hui n'est pas tendre pour les bohèmes. L'artiste est un isolé. Les foules le pressent, le battent, lui imposent leur rythme...

Ce fut, les premiers rêves épuisés, la gêne dans le ménage, non pas cette gêne habituelle qui a toujours hanté certains foyers, mais cette gêne plus atroce parce qu'à cause des ambitions un peu hautes, on la supporte moins aisément.

Et déjà, si Monica servait encore de modèle à Martin, elle gardait la pose de manière moins enthousiaste :

— C'est très joli, tout cela... mais si tu ne te fais pas connaître, tu peux bien les accumuler, tes toiles... Tu seras peut-être connu après notre mort. En attendant, le boucher ne me fait pas crédit, je n'ai plus de robes et, bientôt, tu n'auras plus de quoi acheter des couleurs.

Elle avait cent, mille fois raison... Aujourd'hui, le talent n'a pas les loisirs de se recueillir... Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, car Martin, qui la fièvre de l'inspiration ne soutenait plus, quittait ses pinceaux, se jetait sur son lit et, fumant une pipe sans goût, avait pour sa femme une petite moue réprobatrice :

— Tu n'es qu'une bourgeoise !

— Une bourgeoise ! moi, s'écriait Monica... Si j'étais une bourgeoise, je ne l'aurais jamais épousé !... Oh, tu peux rire, j'aurais pu faire un autre mariage... Regarde mon amie Véra, elle n'est pas mieux que moi... Comment ?... Non, elle n'est pas mieux que moi, pourtant, elle a épousé un consul...

— Ah ! oui, cet homme à barbe... quand je te disais que tu n'étais qu'une bourgeoise !

Monica, dans l'exaspération où la jetait cette appréciation, se serait bien précipitée sur Martin, elle préférait sortir en claquant la porte.

Le grand air la dégrisa et lui fit faire un retour salutaire sur elle-même. Après tout, n'était-elle pas responsable de ce qui arrivait ? Il faut savoir choisir son destin et, une fois la route tracée, l'accepter, s'y tenir...

Martin avait été injuste, mais il avait raison tout de même... Un artiste est un être d'espèce rare, il ne peut pas avoir les qualités du médiocre ; l'argent, ça ne doit pas compter pour lui... ou sans quoi, évidemment, il se serait mis dans l'épicerie, la quincaillerie...

Mais si Martin avait le droit, au nom justement de cet art qui le projetait tout en haut de l'échelle sociale, de ne pas être pratique... Monica se disait, peu à peu, que c'était à elle qu'incombait d'avoir des idées plus terre à terre.

Quand elle rentra, sa décision était prise... Elle ne recommença pas une inutile querelle avec Martin, mais profita avec entrain d'un moment où il s'absentait, pour se saisir d'une toile, l'emporter comme une voleuse et la faire estimer chez un marchand en vogue, qui avait le flair pour distinguer les talents méconnus.

— C'est vous qui avez commis ce tableau ? demanda Felder.

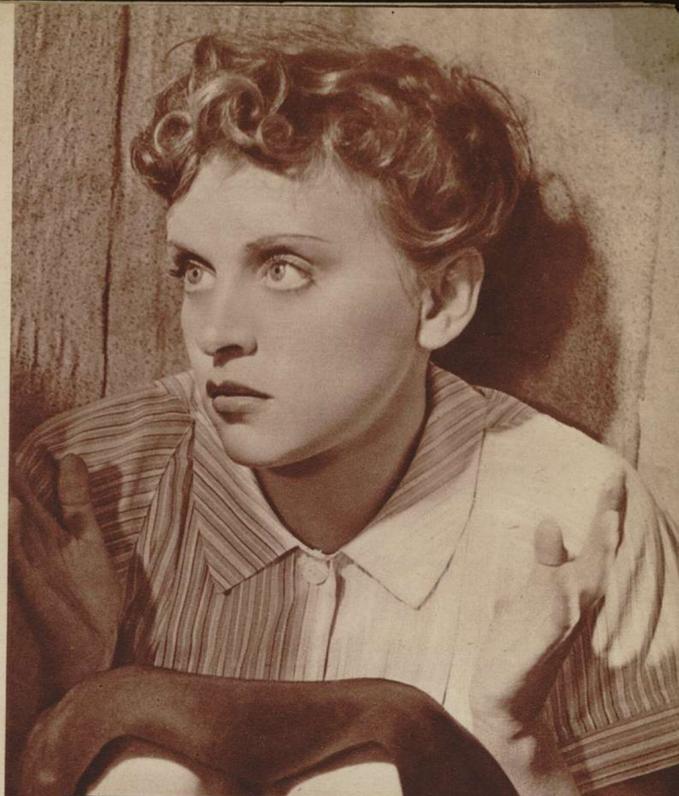
— Ce n'est pas moi, répondit Monica, très intimidée et presque déjà décidée à s'enfuir.

— Hé bien, c'est très bien... Je l'achète. Et je vous retiens d'avance toute votre production...

M. Felder parlait comme un épicière... mais c'était l'épicière des rêves... Il les revendait une fois qu'ils étaient mûrs.

La supercherie de Monica réussit au-delà de tous les espoirs... Ce fut la vie matérielle non seulement assurée, mais toutes les possibilités qu'elle avait osé imaginer à l'orée de sa vie, qui se réalisèrent d'un coup.

Un adage toujours vrai veut que la fortune ne fasse pas le bonheur. Célèbre à la place de son époux, qui fut bien forcé d'accepter la supercherie (que lui importait, puisqu'il avait désormais tout son temps pour peindre à sa guise), Monica connut une nouvelle détresse... Un fossé plus profond se creusa, en effet, entre elle et Martin... Il fut jaloux... Il devint irritant...



— Mon cher, ce n'est pas le talent qui manque le plus, mais l'argent !

Bref, un jour, ce fut la rupture... A Felder, alors, qui était l'objet des soupçons de Martin, Monica dut avouer qu'elle n'était pas l'auteur des toiles qu'il lui achetait, et que son mari étant parti, elle ne pourrait plus satisfaire désormais aux conditions de son contrat.

— Vous êtes deux enfants, dit Felder.

— Et, comme il savait dire les mots qui rassurent avec son expérience de bull-dog qui connaissait tous les secrets du cœur humain, il réconcilia ce couple...

L'entrevue eut lieu dans le petit atelier, tout simple, tout nu, d'où à la première heure du départ du couple pour la vie, tant de merveilleux rêves avaient pris leur essor...

— Je te promets, dit Martin.

— Chut... ne promets rien, dit Monica... car il ne faut pas tout recommencer par un mensonge...

Il lui sourit :

— Tu as raison, chérie !

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

L'épave de la vie venait à jamais de leur être salulaire.

(Photos du film.)

SAINT-JEAN.



— Ma mère amie, vous pouvez compter sur moi, dit le consul à Monica qui ne paraît pas très convaincue.

A l'ombre des jeunes filles en fleur.



Aube qui depuis quelques années s'est levée sur l'écran. Il fut un temps où l'on désespérait de voir de jeunes traits jouer pour nous la joie ou la douleur. Que de vedettes fatiguées ont singé les ingénues... ont déguisé leurs regards sans pureté, pastiché l'innocence, plagié la fraîcheur...

Puis, la première peut-être, Danielle Darrieux a apporté un souffle de vraie joie... De petite fille folle qu'elle était alors, piquante, capricieuse, adorable, elle est devenue la jeune fille idéale du cinéma français, la rose du parterre.

Un beau soir de première, une autre jeune fille nous gagna. « Prison sans barreaux » révéla Corinne Luchaire. La fantasque, la révoltée, la libre Corinne inventa pour nous un nouveau type : l'émancipée... Elle est la tulipe ardente pleine de lumière...

Un autre choc nous fit connaître une grande jeune fille où l'on voyait déjà la femme percer... Des yeux brûlants abrités sous des sourcils épais, une bouche tendre sur des dents trop blanches, visage de marbre et d'ébène : Marie Déa, la volontaire, ressemble à un camélia laitueux.

Avec un mystérieux instinct, semblait-il, avec une autorité immédiate et innée, elles s'imposaient, sans gêne, sans faiblesse, sans faute... Jusqu'à certaines de leurs inexpériences qui leur faisaient une personnalité.

Et dans ce champ étroit, dans ce jeu à 4 coins de six jeunes filles, les imaginations de scénaristes s'arrêtèrent. On ne vit plus qu'elles et qui s'en plaindraient!

Les femmes, les mères, les vamps, virent diminuer le nombre de leurs lettres d'amour... On attendait une réaction. Il ne s'en produisit pas. Et les jeunes filles consolidèrent leurs positions. A côté de ces jeunes stars classées, des nouvelles vedettes vinrent se joindre...

Micheline Presle, adolescente hardie, décidée, espiègle... le coquelicot. Louise Carletti, petite fille brûlante, Odette Joyeux, le liseron, aux regards candides de bébé, héroïne idéale de Gyp, montent à l'assaut...

A leur ronde sont venues cet hiver se joindre Ilse Werner, le lys candide, Hannelore Schrott, aux joues rondes, à la peau nue de sportive, Irène von Meyendorff, élégante et racée, edelweiss des neiges... Hertha Feiler, l'bleuet sauvage...

Et ce sont toutes ces bouches pures que, dans nos rêves nous voyons sourire, toutes ces prunelles claires que nous voyons luire. Les jeunes filles ont gagné leur place de reine, elles tyrannisent nos pensées, elles règnent sur nos cœurs.

Jeunes filles en fleur...

Jean-Fred ROSAY

MARCELLE ROUÏER

LA BELLE ET LES BÊTES



C'EST une petite fille... et une grande vedette : la petite fille voudrait s'amuser, rire, s'ébattre, mais la grande vedette n'a pas de loisirs pour le faire. Elles se sont pourtant entendues l'autre jour pour le bien de Louise Carletti. La vedette avait un jour de liberté entre différentes scènes de *Nous, les gosses* qu'elle est en train de tourner. La petite fille en a profité pour prendre l'air et s'est donné du bon temps.

Saviez-vous que Louise Carletti a deux passions en dehors de son métier : la photographie et les animaux ? Rien n'est plus facile que de les concilier, il suffit de photographier des animaux. C'est ce que fit Louise en ce beau jour où le soleil d'août avait daigné paraître. Un petit tour au zoo, sous les ombrages du bois de Vincennes, quoi de plus agréable ? On part très tôt après le déjeuner, pour que la journée soit plus longue. Jusqu'au soir où l'ombre s'avance et où les bêtes vont dormir, on respire, on rit, on marche, on court, on grimpe... Louise Carletti



Un loup n'en ferait qu'une bouchée, un éléphant l'écraserait comme un fétu. Elle est intrépide...

On dit que les autruches mangent les réveille-matin. Voici un cliché qui nous apprend que les girafes aiment les appareils photos.

ne s'en est pas privée. A voir la conscience et le courage avec lesquels elle a photographié les bêtes, on peut prévoir qu'elle a rapporté un beau reportage, mais, hélas ! elle ne nous l'a pas encore montré. Elle a d'abord photographié les lions à travers les barreaux de leur cage, mais, peu confiante dans le résultat, elle n'a pas hésité à pénétrer dans la cage pour faire des gros plans. Louise Carletti ne manque pas de cran ! Petit être délicat et volontaire, en face d'une masse énorme et docile, la petite fille photographie un éléphant. Pour avoir de nouvelles photos, elle fait prendre au pachyderme des poses acrobatiques. Celui-ci se laisse faire. Spectacle impressionnant de contrastes. « Dis, Girafe, veux-tu tourner la fête ? » Le mot est venu spontanément à Louise Carletti pour demander à la girafe de prendre une attitude digne d'être fixée.

Photos N. de Morgoli.



Que ne ferait-on pour un « gros plan ». Faute d'échelle pour monter le long du cou, un toit de roulotte fera l'affaire.



Les tigres sont féroces. Par contre les chats le sont moins. Et un agrandissement arrangera les choses.

« Dis, sois gentille, Hans », car c'est le nom de la girafe.

Quel plaisir ce serait de s'asseoir sur la bosse du chameau, les pieds reposant sur le cou laineux de l'animal, comme un méhariste !... Mais, pour cela, il ne faut pas porter une petite robe aux fraîches couleurs, comme en porte Louise Carletti ; aussi doit-elle se contenter de la photographie. Ça ne fait qu'une plaque de plus. Risquant les chutes, risquant d'arriver le lendemain au studio en mauvais état, Louise, en vrai reporter, s'est livrée aux pires exercices : elle a escaladé un rocher, elle s'est perchée sur le toit d'une roulotte, elle a grimpé dans une voiture pleine de foin, elle s'est dépensée... la vedette était loin ! Pour finir, elle s'est arrêtée devant les perroquets qui ont fait un beau tapage... et pour conclure : « Chic, l'appareil de Louise Carletti s'est déclenché une fois de plus ! »

C. DELPEUCH.



Le clou de la journée. A l'instar de « Daniel », Louise Carletti est entrée dans la cage aux fauves...

3 coups de claquettes

Il était une chanteuse qui chantait des tragédies, ou, si vous préférez, une tragédienne qui jouait des chansons.

Elle avait un talent magnifique, exceptionnel... Et, naturellement, personne ne songeait à lui faire jouer la comédie. Un poète la découvrit un jour et lui confia une de ses pièces, puis, plus de théâtre, à nouveau la chanson. Et voilà que maintenant on redécouvre cette grande vedette : Edith Piaf.

Elle a débüté au cinéma cette semaine dans *Montmartre-sur-Seine*, dont le metteur en scène est Georges Lacombe.

Canal Saint-Martin. Une foule de badauds pittoresques se presse. « Du cinéma ! Viens donc voir ! On tourne ! » Et un cri : « C'est la même Piaf ! »

Une pauvre marchande chargée de fleurs marche le long du quai. « Ohé ! » elle appelle... C'est Edith Piaf.

Elle me présente Henri Vidal, le beau jeune premier que Georges Lacombe, inlassable découvreur de nouveaux talents, va nous révéler dans son film.

Demain, on tournera au Sacré-Cœur. Toutes les rues populaires de Paris y passeront.

Bonne chance à *Montmartre-sur-Seine*, bonne chance, Edith ! Bonne chance, Henri Vidal ainsi



1^{er} coup de claquettes. Edith Piaf écoute son metteur en scène.

3 nouveaux Films



2^e coup de claquettes. Jean Tranchant bavarde avec Denise Bréal et Gallet.



qu'à vos camarades Roger Duchesne, Jean-Louis Barrault, Paul Meurisse.

Bien différent d'un film populaire est *Ici l'on pêche*, quoique son nom fleurisse les bords de la Marne et les guinguettes. Mais c'est également un chanteur qui en est la vedette.

Le premier, *Ciné-Mondial* avait annoncé ce film qui contera l'histoire d'un homme séduisant, plein de talents et de charmes... un frère de Jean Tranchant. Sur le plateau des Buttes-Chaumont, atmosphère houleuse. On sent planer — déjà ! — l'ombre des fameuses « minutes perdues ». On s'attend à ce que le producteur hurle : « Messieurs, chaque minute me coûte vingt mille francs ! »

Les machinistes s'enervent, les assistants crient... Les acteurs attendent...

Seul, Jean Tranchant, très calme, s'amuse tout seul, il efface le tableau qu'il est censé avoir peint dans le film et le recommence. Il grimpe sur un praticable... qui n'est pas praticable !

Il fredonne une chanson.

Soudain Lumière ! moteurs ! On tourne ! Et c'est un homme grave, violent, usé qui entre, il contemple le décor hétéroclite d'un atelier abandonné avec un tel désespoir que l'on se sent pris. On voudrait arrêter la scène. On découvre soudain un nouveau Jean Tranchant. Il n'est pas besoin de lui souhaiter bonne chance... Un autre plateau...

3 nouvelles Vedettes

Une mine de cuivre est dressée. Des machinistes coltinent des masses énormes de liège peint en noir. On bute sur des madriers. Pas trace d'acteurs à l'horizon. Tout le monde est en bleu et couvert de poussière.

Mais soudain un cri : « Tirez-vous, la mine s'écroule ! » On hurle, des grondements roulent... La poussière s'élève et pique les yeux... Cinquante personnes impassibles assistent à cette scène d'horreur sans porter secours aux malheureux écrasés, et sur les décombres un chien court. Il va débarbouiller le visage noir d'un homme évanoui, qui se relève d'ailleurs plein de vie, et c'est... Jean Marais, qui tourne *Le Pavillon brûlé*. L'éboulement n'était qu'une scène, d'ailleurs réussie, du film, et Jacques de Baroncelli, impitoyable, clame : « On recommence ! »

Bonne chance, Jean Marais ! Il y a décidément quelque chose de changé dans le royaume du cinéma.

Renouvelerions-nous notre vieux stock de vedettes ? Mangerions-nous les bouchées doubles pour rattraper les mois perdus ? Comprendrions-nous qu'il est temps de travailler et de bien travailler ?

Ceux qui aiment le septième art diront alors avec nous : « Bonne chance ! cinéma français. »



3^e coup de claquettes. Jean Marais et Bernard Billier vont être bloqués par un éboulement.



ils l'écoutent...



UNE CIGARETTE A REMPLACÉ LE FRUIT DÉFENDU, ÈVE EST DEVENUE DANIELLE... MAIS LE GOUT DU PÉCHÉ EST LE MÊME.



DANIELLE EST UN PEU ENRHUMÉE. POUR S'ÉCLAIRCIR LA VOIX, RIEN DE MEILLEUR QU'UN THÉ BIEN CHAUD.

(Photos Nicolini, Le Studio.)

SCÈNE I

La scène se passe à la terrasse d'un café des Champs-Élysées, lieu propice aux journalistes.

Personnages : le Journaliste et la Personne qui - a - un - peu - touché - à - tout - même - au-journalisme.

LA PERSONNE. — Interviewer Danielle Darrieux.

Photographeur Danielle Darrieux. Mais c'est de la folie ! C'est impossible ! Approchez votre oreille... C'est une grande star inabordable, comprenez-moi, elle est arrivée !...

La photographeur ! Elle a ses photographes attirés qui la gardent jalousement en exclusivité et lui donnent à chaque cliché des prix exorbitants. Danielle Darrieux, ce n'est pas pour vous.

LE JOURNALISTE. — Ah ! quel métier !

SCÈNE II

Décor : version officielle. Intimité du journaliste, divan, cigarettes, whisky, bloc-notes, inspiration...

Version réelle : petit bureau usé, papiers, journaux, téléphone, bâillements.

TÉLÉPHONE. — Dring... dring...

LE JOURNALISTE, mollement. — Oui... Allo.

LA VOIX. — Danielle Darrieux enregistre les chansons de son film, *Le Premier Rendez-vous* cet après-midi, à 3 heures, sur disques Polydor.

LE JOURNALISTE. — Oh !!!

LA VOIX. — Si vous voulez, vous pouvez amener un photographe.

(La voix était celle de l'ange gardien des journalistes.)

SCÈNE III

2 heures. Une rue aux abords des Champs-Élysées. Petit soleil restreint très août 1941. Petit fillet d'air impératif, genre courant d'air mortel.

Le journaliste, plein d'à-propos, éprouve des « battements de cœur ».

LE JOURNALISTE. — Elle viendra certainement en voiture, quelque chose de somptueux et discret, crème avec un filet rouge vif. (Ironique.) Ce n'est pas elle qui irait chez son professeur de musique avec sa partition roulée sous le bras, ces cheveux sages, ce petit tailleur. Mais elle vient par ici ! Ça n'est pas possible ? Mais si ! Oh ! mademoiselle...

ELLE. — Bonjour, comment allez-vous ?



HENRI DECOIN EST LE CONSEILLER DE DANIELLE.



DANIELLE RACONTE UN ÉVANOUISSEMENT...



MUSIQUE... GARE À LA GLOIRE DE TINO ROSSI.



elle s'écoute...

DANIELLE DARRIEUX...

LE JOURNALISTE, en aparté, très Comédien-Française en 1830. — Et elle me reconnaît !

ELLE. — Vous voyez, je suis à pied, comme tout le monde. Je pars en vacances et je suis contente... contente !... J'aurai du soleil, de la mer... Je vais me baigner, me reposer, jouer au ping-pong...

SCÈNE IV

Escalier. Portes. Messieurs graves. Une pièce calfeutrée, feutrée et sourde : c'est l'auditorium. Trente musiciens sérieux et discordants, comme toujours lorsqu'ils s'accordent.

CHŒUR DES MUSICIENS. — Bonjour, mademoiselle !

PENSÉE DES MUSICIENS. — Comme elle est jolie, et simple, et chic !

LE MONSIEUR DU MICRO. — Prêt, mademoiselle Darrieux ?

ELLE, très calme. — Mais oui !

Le micro est noir, la bouche de Danielle est rose et ses yeux dorés. Musique très jolie, très enveloppante. Danielle chante.

« Oh ! qu'il est doux le premier rendez-vous... »

Le journaliste a les yeux fermés, les hommes de l'auditorium retiennent leur souffle...

ELLE. — Mais c'est très mauvais. (Consternation générale.)

ELLE. — C'est triste, sans vie, sans gaieté...

LES MUSICIENS, timides. — Mais, mademoiselle, c'est en « do ».

ELLE, guillerette. — Eh bien ! mettons-le en « sol ».

(Silence)

ELLE. — Mais oui, en « sol ». Soyez gentils, messieurs, essayons !

(Re-musique, re-yeux fermés, etc.)

LE JOURNALISTE, toujours dans son subconscient. — Quelle intuition de la musique !

(Le disque de cire vierge tourne et l'aiguille fixe la voix de Danielle Darrieux.)

LE JOURNALISTE, en perpétuel soliloque. — Quel métier ! Voilà dix fois qu'elle recommence. Pourtant, à chaque fois, l'homme de la cabine d'écoute dit : « Bon... ».

SCÈNE V

5 heures. Tout le monde s'en va. Si le journaliste n'a pas parlé du photographe, c'est qu'il joue le rôle d'un personnage muet, il ne s'exprime en général que par les « clics » de son « décliné » et les « poums » éclairants de ses lampes de magnésium. A la rigueur, il peut s'exprimer aussi par photos.

LE JOURNALISTE. — Au revoir, à bientôt mademoiselle, dans un mois !

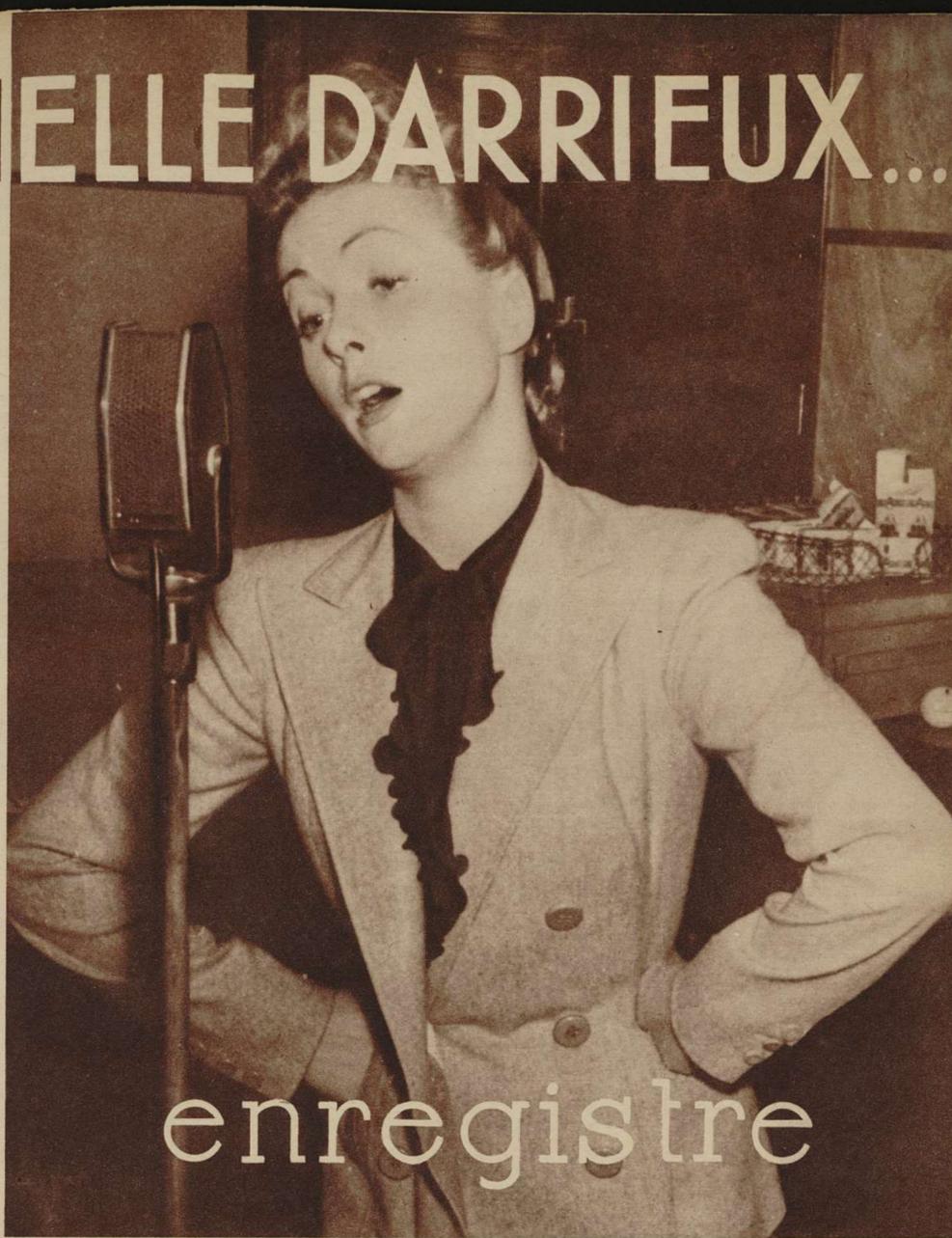
(Et la petite silhouette sage et fine s'en va seule, sa musique sous le bras, à travers les rues du trop grand Paris.)

LE JOURNALISTE. — Alofs, photographe, un petit « pot » au café du coin ?

(Le photographe accepte sans mots inutiles.)

LE PHOTOGRAPHE ET LE JOURNALISTE ENSEMBLE. — Quel agréable reportage, comme elle est charmante !

M. ROUTIER.



enregistre



ATTENTION, ÇA VA ÊTRE À MOI...



UNE PETITE TOUX INTÉMPÉSTIVE...



AH ! QU'IL DOIT ÊTRE DOUX ET HEUREUX...



AH ! FLUTE, JE ME SUIS TROMPÉE !...



AH ! QU'IL DOIT ÊTRE DOUX ET TROUBLANT...



...L'INSTANT DU PREMIER RENDEZ-VOUS...

Vous monterez aussi l'escalier des Étoiles



Trac... sentimental!

La Jolie

Simone RENANT

refuse un rôle que lui offrait
Christian JAQUE

Il y a quelques années, l'exquise et talentueuse Simone Renant fut la vedette d'une comédie réalisée par Christian Jaque : *L'École des Journalistes*. Le film laissa un souvenir d'autant plus excellent au metteur en scène et à son interprète qu'il décida de leur mariage !

Oui, mais, depuis cette époque, Simone Renant se refuse à tourner sous la direction de Christian Jaque ! Pourquoi ? Question de trac ! De trac... sentimental.

Ce n'est pas un journaliste, mais à l'ami qu'elle fit tout récemment la confidence suivante : — Christian m'a offert un joli rôle dans *Symphonie fantastique*... mais je n'ai pas voulu l'accepter ! Quand il travaille je n'aime pas aller le déranger au studio et je suis absolument certaine que si, maintenant, nous devions tourner ensemble, nous serions aussi gênés l'un que l'autre...

Ainsi donc, notre ami Christian Jaque, dans son prochain film, ne pourra pas compter sur la précieuse collaboration de Simone Renant.

Il est juste d'ajouter que Simone Renant invoque comme excuse à cette... défaillance artistique l'engagement qui la lie au film de Maurice Tourneur, *Mam'zelle Bonaparte* !

P. R.

Place aux jeunes !... Le début de saison nous offre 3 débuts d'artistes...

...sauront-ils se montrer à la hauteur de leurs rôles ?

On a décidé de renouveler, dans une large mesure, les cadres du cinéma français. Les ambitieux projets de bon nombre de jeunes comédiens — l'élément masculin domine dans cette course à la gloire — sont, aujourd'hui, bien près d'éclorre. Certains favoris du public se sont fixés en zone non occupée. Ils tournent ou s'abandonnent, par la force des choses, aux délices du farniente !

Or, à Paris, on travaille. Le cinéma retrouve, de semaine en semaine, son activité d'antan. Les artistes en renom ne peuvent suffire aux demandes d'engagements qui leur parviennent. Il faut, à tout prix, créer de nouvelles vedettes, offrir aux spectateurs — et, surtout, aux spectatrices ! — de nouveaux visages.

Dans *Premier Rendez-vous*, Louis Jourdan prend figure de débutant n° 1. Il affirme d'incontestables qualités qui doivent, en principe, décider de sa carrière.

Henri Vidal, débutant n° 2, est le jeune premier de *Montmartre-sur-Seine*, le film que réalise Georges Lacombe avec Edith Piaf et Jean-Louis Barrault. De lui nous ne savons rien encore, sinon que ses producteurs se montrent très satisfaits de la brève apparition qu'il fit jusqu'à présent — courte et bonne ! eût dit, autrefois, notre cher Goupil — devant la caméra.

Enfin, le débutant n° 3 est une jeune femme, Suzy Delair, qui est la partenaire de Pierre Fresnay et Michèle Alfa dans *Le dernier des 6*.

Pour nous, qui venons de juger — et d'adopter — Louis Jourdan, attendons les projections de *Montmartre-sur-Seine*. Nous pourrions, alors, formuler un avis précis sur les mérites d'Henri Vidal, et également la sortie prochaine de *Dernier des 6* pour apprécier le charme de Suzy Delair.

Mais avouons qu'il y a quand même quelque chose de changé sous le soleil des studios. Les jeunes — les vrais — ne sauraient s'en plaindre.

PABST a fait un film sur LA VIE DES COMÉDIENS

Il représentera le cinéma allemand à la Biennale de Venise

Il est confirmé, dans les milieux officiels du cinéma européen, que le nouveau film de G.-W. Pabst, *Les Comédiens*, sera cette année à la Biennale de Venise l'une des œuvres les plus représentatives de la production allemande. Au programme de cette importante manifestation figureront également *Le Président Kruger* d'Hans Steinhilf — avec Emil Jannings — et *Opérette*, réalisation et interprétation de Willy Forst.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné _____ demeurant : _____

à _____ Dépt' _____, déclare souscrire un abonnement de _____

à "Ciné-mondial", au prix de _____, à dater du _____

Date : _____ Signature : _____

TARIF DES ABONNEMENTS : Six mois 100 fr.
France et Colonies : Un an 189 fr.

CINÉ-MONDIAL, 58, Champs-Élysées. C. C. P. 147.805, Paris. BAL. 26-70.

DE nombreux lecteurs nous écrivent de province en nous faisant part de la crainte qu'ils éprouvent de ne pas pouvoir participer à notre concours du *Couple idéal*, qui leur paraît réservé exclusivement aux Parisiens et aux habitants de la région parisienne.

Détrompons-les !

Le but de notre concours est au contraire de ne négliger aucun élément pouvant apporter au cinéma français les qualités de photographie et de jeunesse dont il a besoin.

Certains autres de nos lecteurs ont cru que pour avoir la chance d'être élu, il suffisait de découvrir quels étaient les acteurs que nous représentons sur notre image... Nous rendons grâce à leur sagacité, la plupart ont, en effet, fort bien trouvé qu'il s'agissait d'une scène de *Nuit de décembre*... Mais il ne s'agissait nullement de la solution de cette devinette... Le Couple idéal est encore à trouver ! Grâce à vous, nous le découvrirons...

Et, ce sera peut-être vous, Mademoiselle, vous, Moneieur ?...

Bientôt 7 nouveaux films français

M. Kusters, président du Conseil d'administration des Films Orange et de Védi Films, a reçu la presse afin de lui annoncer l'important programme de sa Société qui comprendra : *La Duchesse de Langeais*, d'après Balzac, avec Edwige Feuillère, un film de Jacques de Baroncelli, dialogue de Giraudoux ; *Pension Jonas*, réalisation de Pierre Caron, dialogue de Roger Ferdinand, avec un nouvel espoir Irène Bonheur et Jacques Pills, et Sosthène, le rhinocéros, puis Yvonne Printemps et Pierre Fresnay dans *Mimaleine*, musique de Maurice Yvain ; *L'Homme à la tulipe rouge*, comédie policière ; *Le Chat noir*, réalisation de Jean Dréville, inspirée par la vie d'Aristide Bruant et enfin, deux grands films avec Edwige Feuillère dont les Films Orange auront l'exclusivité pour deux ans. Fidèles aux traditions de leur maison, Védis Film et les Films Orange offrent à la presse un déjeuner dans un cadre charmant. Cette réception fut d'une élégance dont nous garderons le souvenir.

Vendéen, épris de son terroir,
BROCHARD

LA FOIRE AUX FEMMES

Brochard est allé « faire un tour » en Vendée, histoire de revoir les « coins » qui lui sont chers et dans le cadre desquels il « vivra » le rôle du poissonnier, qui lui a été attribué dans le film tiré du solide roman de Gilbert Dupé : *La Foire aux femmes*.

J'ai été stupéfait, une fois de plus, par l'incomparable photogénie de « notre » marais. Que de belles images à composer là-bas !

Ce rôle à toute la tendresse de Brochard.

VICTOR BOUCHER

revient à Paris pour y tourner

Ce n'est pas moi, dont le titre précédent était *Grandes Vacances*. Il y aura comme principal partenaire Jean Tissier qui s'affirme comme une des grosses vedettes de la saison prochaine.

DU CINÉMA... A LA RÉALITÉ

DANS LE DOMAINE DES ROSES

nous aurons cette année une "Louise CARLETTI" et une "Edith PIAF"

Grâce à un horticulteur sensible au charme de nos vedettes

Un horticulteur de Seine-et-Oise, émule de Jean de la Lune, assistait l'autre jour sur les bords de la Marne à une prise de vues du film de Louis Daquin, *Nous, les gosses*. Il suivait du regard, avec une sympathie évidente, les allées et venues de Louise Carletti.

— Elle est bien jolie, cette enfant, dit-il à l'ami qui l'accompagnait, et, comme jef le fit pour Marceline, je vais essayer de créer à son intention un fleur merveilleux...

Cet horticulteur se rendait à Montmartre. Au débarcadère du célèbre funiculaire, il se mêla au groupe turbulent des gamins chargés, par Georges Lacombe, d'escorter Edith Piaf pour les besoins du scénario de *Montmartre-sur-Seine*. Il attendit sagement la fin.

— Vous vouliez me parler ? lui demanda à ce moment Edith Piaf, bouquetière du ravissant « village » de la Butte.

— Mademoiselle... je voulais vous prier de m'autoriser à donner votre nom à l'une de mes roses préférées...

Et cette année, grâce à un horticulteur sensible au charme de nos artistes, nous aurons deux nouvelles espèces de roses délicates, « Louise Carletti » et « Edith Piaf ».

— De la petite république d'Andorre où il se trouve actuellement pour les prises de vues du film de M. Gouziat : *Les Hommes d'airain*, Jean Chevrier se rendra directement à Marseille, engagé par Marcel Pagnol qui fera de lui l'un des principaux interprètes de *La Prière aux Étoiles*.

La comédie de Roger Ferdinand et de José Germain, *L'Amant de Borneo*, fournira le thème d'un prochain film dont Jean Tissier, créateur à la scène du rôle principal, sera naturellement la vedette.

BON nous allons ouvrir une rubrique de "COURRIER DES LECTEURS"

Découpez ce BON, il vous donnera droit à une réponse par voie de journal.

Paris-Toujours

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA BONNE HUMEUR
6 FRANCS. Tous les samedis.

N'OUBLIEZ PAS D'ACHETER LES ONDES

L'hebdomadaire de la radio
TOUS LES VENDREDIS
2 fr. 50 44 pages

LES ACTUALITÉS DE LA SEMAINE

par DIDIER-DAIX

EN quelques images, toute une semaine défille sur l'écran. Voici tout d'abord la semaine sportive.

La semaine sportive, en général, se réduit à un dimanche. Mais c'est un dimanche copieux.

Le vétérinaire Bernard Schmetz fait sa rentrée et dispute le Grand Prix d'épée. Il est battu par le champion de France Guérin. C'est néanmoins un personnage auquel il vaut mieux ne pas manquer de respect.

Louis Aimar devient champion de France de poursuite en battant Emile Idée. Le profane s'étonnera peut-être qu'Aimar soit vainqueur alors qu'Idée franchit le premier la ligne d'arrivée. Mais le connaisseur ne s'y trompera pas. Il sait et un connaisseur ne se trompe jamais... Sauf dans les pronostics.

Toujours au rayon de la bicyclette. Un inventeur nous présente son vélo pliant. On peut le mettre sous son bras et le transporter dans le métro. C'est très pratique. Mais, au fond, une bicyclette n'est vraiment pratique que lorsqu'on est dessus.

Et voici la famille Gervaise — une très nombreuse famille — se promenant sur des bicyclettes un peu spéciales, des bicyclettes de la plus haute fantaisie, monstres de bicyclettes qui semblent échappés de quelque Barnum vélocipédique.

Les voilà, les vrais monstres d'acier !

Un peu de chorégraphie. Que préférez-vous ? La danse marocaine qu'exécutent Riffains et Rif-faines au cours d'une des plus grandes fêtes de l'Islam ou ce fandango éperdu que dansent quelques jarrets basques près de Biarritz. Ballets pittoresques qui se passent fort bien de choréauteur... comme on dit à l'Opéra.

L'École de cavalerie de Vienne est une des meilleures du monde. Le « ralenti » nous permet d'apprécier le travail que l'écurier impose au cheval. Les jolies bêtes, souples et musclées ! Aucun rap-

port avec celles qui sont présentées au concours agricole de Copenhague. Les amples proportions des chevaux de trait danois enlèvent toute idée d'équitation... ou alors avec plusieurs cavaliers par cheval. Et encore !

En Amérique du Sud, on brûle le maïs. Sur-production.

A Bordeaux, on économise le cuir. Blocus.

La guerre !

La voici en Russie où l'on assiste à l'avance des troupes allemandes. Balli a été incendiée avant d'être évacuée. Tout est ruine et deuil !... Smolensk. La D. C. A. allemande protège le ciel.

Un chasseur russe, touché, prend feu et s'abat comme une longue fusée blanche qui partait à l'envers. C'est le tour d'un bombardier. Un autre chasseur l'imite, puis encore un bombardier. Le ciel est libre. Le canon se tait.

L'armée allemande attaque. Combat de rue. Un photographe charge avec son appareil de prise de vues.

C'est une petite église ! Entrons. Non, c'est une distillerie de vodka. Cette autre a été transformée en usine électrique. Et voici les laudis d'où sort une population en haillons qui se répand en prières et en signes de croix sur le passage des armées victorieuses.

Et pour ne pas quitter tout à fait la Russie, allons faire un tour rue de Grenelle, dans cette maison d'aspect médiéval, aux fenêtres grillées, qui fut l'ambassade soviétique.

Sur le toit, l'antenne d'un poste émetteur clandestin semble nous faire signe d'entrer.

A l'intérieur, des portes blindées, des serrures secrètes, des meurtrières, des judas mystérieux, des fous à oxygène, surprennent le visiteur qui se faisait une toit autre idée des salons d'une ambassade. Comme on se trompe !

Communiqué du C.O.I.C.

A l'occasion de la foire de Lyon, le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique ouvre un concours entre tous les architectes français. Il s'agit de soumettre un projet de salle de spectacle de 1.200 places, située sur l'artère principale d'une grande ville, avec une façade de 15 mètres.

2 catégories :
a) Prix de revient : 3.000 francs maximum par place.

b) Budget libre.

Il comprendra plans et coupes sur l'échelle de 0,01, ainsi qu'une façade en perspective. Ce concours sera jugé au vote par les exploitants et comprendra un premier prix de 5.000 francs, un deuxième prix de 2.500 francs et 7 mentions.

Les envois devront être faits avant le 15 septembre. Pour la zone occupée : au Groupement des Exploitants, 78, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Pour la zone non occupée : à M. Aubier, chef du Centre du C. O. I. C., 51, avenue du Maréchal-Foch, Lyon.

Opérette

Réalisé par WILLY FORST

Romancé par JACQUES FILLIER (n° 4.)

DISTRIBUTION :

Franz Jauner
WILLY FORST
Marie Geistinger
MARIA HOLST
Emmy Krall
DORA KOMAR
Prince de Hohenburg
SIEGFRIED BREUER

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La reine de l'opérette viennoise, Marie Geistinger, engagée comme m-iteur en scène Franz Jauner, le seul homme qui eût osé la critiquer, Jauner s'éprend de Marie. Mais, humiliée par sa sévérité, elle le congédie. Jauner assure la fortune d'un théâtre rival et Marie, découragée, décide d'aller jouer l'opéra à l'étranger. Jauner se marie pour oublier, mais à la suite de l'incendie de son théâtre, il tombe de plus en plus bas. Marie, malade, revient à Vienne et rencontre la femme de Jauner.

ENTRE artistes, n'a-t-on pas le devoir de s'aider ? Jadis, Jauner a fait beaucoup pour la fortune du Théâtre de Vienne. Je m'acquitte d'une dette très ancienne, voilà tout...

Et comme Emmy ne répondait pas, elle insista, persuasive :

— Un homme tel que lui ne peut demeurer inactif. Cela le tuerait. Il ne tient qu'à vous, madame, qu'il ignore mon offre, tout en en bénéficiant... Je puis mettre à la tête de mon Théâtre de Vienne un de mes amis, Wartzel, par exemple. Il ne saura pas que je le commandite... Mais il pourra reprendre goût aux belles mises en scène... Vous me jurez le secret ?

Vaincue par la bonne grâce de son ancienne rivale, soucieuse surtout d'aider à la résurrection morale de Franz, Emmy tendit sa main à Marie :

— Oui, je vous le jure. Laissez-moi vous remercier, de tout mon cœur !

— Non, pas maintenant... Seulement quand Franz aura repris sa place ! sourit la Geistinger. Il faut réhabiliter Franz aux yeux de Vienne. Alors seulement, je viendrai l'applaudir. D'ici là, silence, et comptez sur moi pour qu'il redevienne bientôt...

Emmy rentra chez elle, ce jour-là, rajeunie par l'espoir...

CHAPITRE VI

Jauner, repris par la passion de son métier, accepta donc de mettre en scène de nouvelles opérettes, mais, pour ne pas heurter le public, son nom ne figurait pas sur l'affiche. Le souvenir de la soirée chez Tunderl le rendait prudent... Et d'ailleurs, dans le monde du théâtre, personne n'était dupe.

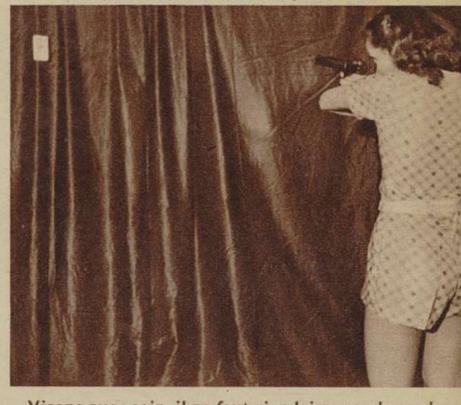
A nouveau, Jauner semait autour de lui la joie, l'optimisme donnait à l'opérette viennoise un prestige qui faisait rêver les autres capitales.

Peu important à Jauner de figurer ou non sur l'affiche, entre l'auteur et les interprètes : ses amis n'ignoraient pas ce qu'ils lui devaient, l'entouraient de cordiale affection, et cela seul comptait.

Au début de l'automne 1886, le Théâtre de Vienne



Une balle dans un as de trèfle... Oh ! rien de plus facile, pense Gaby Sylvia.



Visons avec soin, il ne faut rien laisser au hasard.



Gaby Sylvia penset-elle amadouer la cible en lui faisant des clin d'yeux



Paf, patatras... Une pile d'assiettes s'est trouvée là à point nommé... Quittons les rôles d'amazone pour ceux de ménagère...



(Photos Nicolini, Le S)

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 4 — 29 AOUT 1941

4^F



DANS CE NUMÉRO :
Une émouvante confidence

d'ANNIE VERNAY

ANNIE VERNAY
était un des plus beaux
espoirs du cinéma français.
Elle disparaît à 19 ans...

Photo Nicolini. Le Studio.